

tit la fureur du feu. Nous fîmes alors un effort surhumain et nous réussîmes à nous transporter dans une cabane voisine.

Le lendemain, M. D.-S. revint à la cabane incendiée. Il trouva le pauvre Murray mort. Son cadavre était en partie consumé de même que ceux de nos deux autres compagnons.

Ainsi nous restions tous deux seuls et abandonnés. Mais le sort malheureux de nos compagnons nous sauvait la vie, car il nous permettait de subsister avec leurs cadavres en attendant du secours.

Afin de conserver notre nourriture M. D.-S. la coupa en morceaux et la fit sécher près du feu et au soleil. Les crânes reçurent une couche d'argile afin de servir de chaudières pour la cuisson. Le plantain et les racines remplacèrent le pain pour nous. Il y en avait assez pour nous nourrir pendant quelques jours. Quant aux carottes qui avaient été fatales à ce pauvre Buckley nous prîmes bien garde d'en manger, quoiqu'elles fussent de vraies carottes de jardin qui, probablement, avaient été plantées par les Indiens et poussaient ici à l'état sauvage.

En peu de temps je repris assez de force pour marcher sans l'aide de personne. Par une belle après-midi je décidai d'aller ramasser quelques racines. Je ne m'étais pas encore beaucoup éloigné de la cabane et j'avais à peine recueilli quelques racines que je me trouvai si fatigué que mes jambes refusèrent de me porter en dépit de tous mes efforts. Je serais mort là, si mon ami, inquiet, ne s'était mis à ma recherche. Après un assez long détour il me trouva et me conduisit à notre cabane. Cette fatigue me retint couché dans la cabane plusieurs jours. Les privations et la maladie m'avaient tellement amaigri que je n'avais plus que la peau et les os.

Nous invoquions le Créateur comme aucun de nous ne l'avait fait dans le temps de sa plus grande prospérité. Bien des fois nous le priâmes d'un coeur contrit de nous pardonner nos négligences et nous lui promîmes, s'il nous ramenait parmi les Chrétiens, de tenir nos promesses et de mener désormais une existence irréprochable avec le secours de son Saint-Esprit. Mais, hélas ? que l'homme est négligent ! Comment avons-nous tenu toutes les promesses faites dans ces instants douloureux ? Dieu seul le sait.

Nous restâmes dans l'état dont je viens de parler jusqu'au 24 de février 1779. Le matin de ce jour, de bonne heure, nous entendîmes tout à coup le bruit d'un coup de fusil. Je sortis aussitôt de la cabane (M.